

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°5 – octobre/novembre 2006

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous, par paresse et incurie, le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

ROBERTO MUSSAPI

« NOVALIS NOUS INDIQUE LA VOIE... »

« Loin d'avoir tenté un discours synthétique, la poésie, dans ses orientations extrêmes, rejoint de nouveau son destin, car entre les rives du rêve et du devenir, de la lumière et du phénomène, brûle la substance qui l'alimente.

Novalis nous indique la voie que Coleridge incarna dans le mythe du Vieux marin :

le retour du rêve à la lumière fluctuante du présent, l'existence simultanée du flot et de l'archétype.

C'est du moins dans cette direction que je dois poursuivre mon travail. »

« Poésie : la nouvelle génération », *Le Magazine Littéraire*, 1987

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

NOVALIS

« Depuis mon enfance, mon oncle, ... »



Gottlob Friedrich Wilhelm von Hardenberg (1728-1800)

« Depuis mon enfance, mon oncle, qui fait partie de l'ordre Teutonique, m'avait avec largesse prodigué sa grâce et avait tout particulièrement pris soin de mon éducation. Mon père entretenait depuis sa jeunesse les relations les plus étroites avec cet homme à tous égards excellent. Ses rapports avec lui devenaient cependant toujours plus ceux d'un fils avec son père que ceux d'un frère avec un autre frère. Le caractère de mon oncle est d'une rigueur morale inébranlable et d'un attachement des plus stricts à ses principes. Intellectuellement, il a la culture d'un vieil homme du monde, mais aussi les limitations d'un tel homme. De tout temps, la fortune l'a gâté. Il n'a jamais connu l'indigence et par conséquent, il n'a jamais appris non plus qu'on peut supporter d'être réduit à ses besoins les plus indispensables et dédommager son cœur et son esprit de mille

commodités de la vie de ce monde. Il a grandi dans le grand monde, et a toujours vécu dans ses cercles. Dépourvu d'imagination et habitué à apprécier les besoins du cœur du point de vue de l'intérêt et à les subordonner aux exigences de l'apparence et de l'éclat extérieur, il a perdu tout au long de son existence le sens de leurs exigences, et sacrifié jusqu'à ses propres inclinations à ses préjugés et à sa famille.

Depuis ma jeunesse, il m'a donné l'occasion de satisfaire ma vanité et a vu dans ma vivacité la promesse d'un brillant succès. Il m'a bercé des espoirs les plus agréables de jouer un rôle dans le monde, et sans aucun doute m'aurait-il soutenu le plus chaudement qui soit dans une telle carrière. Aussi dévoué que fût par ailleurs mon père à mon oncle, et si semblable dans certaines dispositions, il s'écartait tout de même beaucoup de lui sur ce point et nous inculquait par l'exemple et par les propos le mépris de l'éclat extérieur. Lui nous exhortait à l'assiduité et à la frugalité, et manifestait sa joie de nous voir suivre notre cœur sans prêter attention à l'opinion du monde. Il nous vantait le bonheur d'une situation domestique discrète, et nous demanda souvent de ne jamais agir ni choisir en fonction de l'intérêt et de l'ambition. Mon oncle était attaché aux privilèges de son rang et de sa naissance, tandis que mon père souriait des deux. Pour ma part, je fréquentais les académies, plein des vains espoirs de mon oncle et enflammé du désir d'entrer dans le grand monde. Un riche parti, espérais-je, devait m'ouvrir la route de cet eldorado, et je ne pensais guère avoir besoin d'étudier en profondeur la jurisprudence. Par chance, j'avais reçu de bonne heure un penchant irrésistible pour les belles-lettres, et celui-ci s'était déjà heurté plus d'une fois avec ma passion pour le monde.

Mon oncle m'avait déjà souvent montré, en vain, le ridicule d'un bel esprit et même si, éprouvant le sentiment de ce caractère ridicule, je me gardais bien de laisser voir ma préférence, je ne pouvais me dispenser de poursuivre en secret ces séduisantes occupations. »

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES

NOVALIS ET HOFFMANN



Hoffmann, par Wilhelm Hensel, vers 1820

« L'élan imprimé par la philosophie de M. Schelling donna de plus vives idées aux poètes, et les porta à jeter un coup d'œil plus profond sur la nature. Quelques-uns se plongèrent dans cette contemplation avec toutes les forces de leur âme ; d'autres retinrent quelques formules d'enchantement, à l'aide desquelles on pouvait faire sortir de la nature des sentiments et un langage plus humains qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Les premiers de ces poètes furent les mystiques proprement dits, assez semblables, sous beaucoup de rapports, aux religieux de l'Inde, qui s'inspirent de la nature et s'identifient avec elle. Les autres étaient plutôt des conjureurs qui appellent à volonté les malins esprits ; ils ressemblaient aux sorciers arabes qui donnent la vie aux pierres et pétrifient les êtres animés.

Novalis appartenait tout particulièrement à la première de ces deux classes, et Hoffmann tenait essentiellement de la seconde. Novalis voyait partout des miracles, et de gracieux miracles ; il surprenait le langage des fleurs, il savait le secret de chaque jeune rose, il s'identifiait parfaitement avec toute la nature ; et, lorsque vint l'automne et que les feuilles tombèrent, il mourut. Hoffmann,

au contraire, ne voyait partout que des spectres ; ils lui faisaient des grimaces du fond de chaque théière chinoise et de dessous chaque perruque de Berlin ; c'était un enchanteur qui changeait les hommes en bêtes, et ces bêtes en conseillers auliques prussiens et en conseillers des finances. Il savait évoquer les morts et les faire sortir du tombeau ; mais la vie le repoussait comme une triste apparition. Il le sentit lui-même ; il sentit qu'il était devenu fantôme : la nature entière lui sembla un miroir trouble et mal taillé, dans lequel il se voyait partagé en mille fragments, à travers un nuage, défait comme un visage de mort, et ses ouvrages ne furent autre chose qu'un effroyable cri d'angoisse en vingt volumes. Hoffmann n'appartient pas à l'école romantique. Il ne fut pas en contact avec les schlegeliens et encore moins avec leurs tendances. Je ne le mentionne à cette place que par opposition à Novalis, qui était tout à fait un poète de cette école. Ce dernier est moins connu ici que Hoffmann, que Loève-Weimars et Eugène Renduel ont mené par la main devant le public français, et qu'ils ont fait parvenir en France à une immense réputation. Chez nous, en Allemagne, Hoffmann n'est nullement en vogue aujourd'hui ; mais il l'a été autrefois. Dans son temps, il fut beaucoup lu, mais seulement par les personnes dont les nerfs étaient trop vigoureux ou trop faibles pour être affectés par de doux accords. Les véritables penseurs et les natures poétiques ne voulurent pas entendre parler de lui. Cependant, il faut en convenir, comme poète, Hoffmann est beaucoup plus considérable que Novalis. Le dernier, avec ses figures idéales, flotte toujours dans les nuages, tandis que Hoffmann, avec ses caricatures bizarres, s'attache toujours à la réalité. Comme le géant Antée devenait plus vigoureux et invincible quand il touchait du pied la terre, sa mère, tandis qu'il perdait ses forces quand Hercule le soulevait en l'air, ainsi le poète est puissant tant qu'il n'abandonne pas le terrain de la réalité, et il devient faible dès qu'il s'élève en rêvant dans l'espace.

La grande ressemblance qui existe entre ces deux poètes, c'est que leur poésie est une maladie. Aussi a-t-on dit qu'il appartient plus aux médecins qu'aux critiques de juger leurs ouvrages. La nuance rose qui domine dans les œuvres de Novalis n'est pas la couleur de la santé, mais l'éclat menteur de la phtisie ; et la teinte de pourpre qui anime les contes fantastiques d'Hoffmann n'est pas la flamme du génie, mais bien le feu de la fièvre... »

Henri Heine, *De l'Allemagne*, 1853

[Lire un autre extrait à propos de Novalis, dans la *Lettre* n°2 – avril/mai 2006]

Ô NUIT

Ô nuit, je te croyais sombre et j'ai cru qu'il fallait marcher à tâtons pour éviter les pierres des chemins. J'ai pensé qu'il convenait d'avancer les bras et les mains comme font les aveugles le jour. J'ai murmuré contre toi. Je te croyais hostile et je n'ai point hésité à te traiter comme une ennemie.

Tu me paraissais close, ô nuit privée de fenêtres. Je te croyais si muette, ô nuit si profondément grave. Il me semblait que tu devais être éternelle, ô nuit qui paraît sans fin.

J'ai voulu m'éloigner de toi et desserrer ton étreinte. J'ai tenté de te perdre, ô nuit, pour m'échapper. Tu noyais mes yeux et je voulais voir. Tu plaçais un verrou sur mes lèvres et je voulais parler. Tu attachais des poids lourds à mes pieds et je voulais courir. Tu cadenassais mon cœur, ô nuit, et je voulais aimer. Tu m'enserrais de nœuds et je me croyais prisonnier. Tu jetais sur mes épaules un voile et personne ne pouvait me regarder.

Que voulais-tu que je fasse, ô nuit privée d'étoiles ?

Quand tu m'as parlé, j'ai fermé mes oreilles, je ne désirais point t'entendre, ô nuit, je ne voulais plus souffrir, j'avais mon plein rassasiement.

Mais tu m'as dit, ô nuit, ouvre donc les yeux et regarde.

Et j'ai vu que la nuit n'était qu'excès de lumière.

Tu m'as donné des yeux pour te voir, ô nuit si pleinement lumineuse.

Et plus je te contemple, plus je suis ébloui.

Marie-Madeleine Davy

LUDWICK TIECK



Saint Jean l'Évangéliste, par Dürer, 1526

« Novalis était grand, élancé et de nobles proportions. Il portait des cheveux brun clair en boucles tombantes, ce qui à l'époque n'attirait pas autant l'attention que ce serait le cas maintenant ; ses yeux bruns étaient clairs et brillants, et le teint de son visage, en particulier de son front inspiré, presque diaphane. Il avait la main et le pied un peu trop grands et dépourvus de finesse dans l'expression. Sa physionomie était toujours gaie et bienveillante. Aux yeux de celui qui ne distingue les hommes qu'à la manière dont ils se mettent en avant, ou cherchent à en imposer ou à se faire remarquer par des convenances affectées, par ce que réclame la mode, Novalis se perdait dans la foule ; mais au regard plus exercé, il offrait la manifestation de la beauté. Le contour et l'expression de son visage étaient très proches de ceux de Jean l'Évangéliste, tel que nous le voyons sur le grand et splendide panneau d'Albrecht Dürer conservé à Nuremberg et à Munich. »

PAUL MORISSE



HYMNE V

Aux âges les plus reculés, régnait sur les races humaines répandues de toutes parts, muet et fort, un Destin de fer. Un bandeau sombre et lourd encerclait leur âme apeurée, et la Terre, séjour et patrie des dieux, la Terre était sans fin. De formation mystérieuse, elle se tenait là, riche en bijoux et en prodiges ineffables. Par delà les cimes azurées du matin, dans le sein sacré de la Mer, demeurait le Soleil, vivant flambeau par qui tout s'allume. Un antique géant portait sur ses épaules le monde heureux. Au creux des montagnes se trouvaient les fils primordiaux de la Mère Terre – impuissants dans leur fureur dévastatrice contre la nouvelle et magnifique race des dieux et ses amis les hommes allègres. Les profondeurs sombres et bleues de la mer étaient le giron d'une déesse. Dans les grottes de cristal vivaient, joyeuses, de célestes cohortes. Arbres et fleuves, bêtes et fleurs possédaient un sens humain. Le vin était plus doux aux hommes, parce que versé par la jeunesse florissante des dieux et des déesses. Les lourdes gerbes du blé d'or étaient un présent des divinités, et l'ivresse de l'Amour un culte sacré rendu à la Beauté suprême. Ainsi la Vie, pour les dieux et pour les hommes, se présentait comme une éternelle fête, et toutes les races, d'un cœur enfantin, vénéraient en la délicate et précieuse Flamme la chose la plus sublime du Monde...

Mais advint une pensée qui, terrible, entra et marcha vers la table en liesse, enveloppant l'âme de chacun d'une âpre épouvante. Les dieux eux-mêmes ne surent alors nul conseil qui remplît l'âme d'une douce consolation. Mystérieux sonnait le pas de ce monstre, dont aucune supplication ni aucune offrande ne calmait la fureur : c'était la Mort qui, par l'angoisse, la douleur et les larmes, interrompait le joyeux festin.

Séparé dès lors, et pour éternellement, de tout ce qui, ici-bas, agitait son cœur d'une douce volupté ; séparé des Aimés qui, maintenant souffrent d'un inutile désir, d'une douleur sans fin, il semble qu'à ce mort il n'est plus accordé qu'un rêve languissant, et que lui est imposée une puissante lutte. Brisé s'est le flot de la jouissance au rocher de l'infini regret.

Par l'intrépidité de son esprit et l'ardeur céleste des sens, l'homme embellit l'affreuse larve : un pâle adolescent qui éteint son flambeau puis repose, une fin qui se fait douce comme un soupir de harpe, le Souvenir se dissolvant dans l'onde froide des ombres. Ainsi chantait le Poème, suivant le triste besoin. Mais la Nuit éternelle ne cessait d'être énigmatique, signe grave d'une puissance inconnue et lointaine.

Le vieux monde touchait à son terme. L'éden de la jeune race se flétrit, et, au-dehors de lui, dans le libre espace, sortis de l'enfance et devenus grands tâchèrent les hommes. Les dieux avaient disparu. La Nature demeura toute seule et inanimée, comme tuée par la rigueur du nombre et la chaîne de fer. Les lois naquirent et, dans l'abstraction, comme en poussière et comme en vent, se dissipa la floraison incommensurable de la vie. La toute puissante foi s'en était allée, et, avec elle, cette compagne céleste, omnitransformatrice et lien parental entre toutes choses, la Fantaisie. Âpre, une bise glaciale courut sur les plaines inertes, et l'Eden inerte s'anéantit dans l'éther. Les lointains infinis du ciel se peuplèrent de mondes lumineux. Au profond du Sanctuaire, en la région de l'être, l'Âme de l'Univers pénétra avec ses puissances, pour y gouverner jusqu'au lever du Jour nouveau, jusqu'à l'aurore de la suprême Magnificence du Monde. La Lumière cessa d'être le séjour des divinités et un signe céleste, et la Nuit fut le voile dont s'enveloppèrent les dieux. La Nuit devint la génitrice féconde des Révélations.

Parmi les hommes, au milieu de ce peuple par chacun méprisé, mûr trop tôt et, plein de morgue, trop tôt devenu étranger à l'innocence heureuse de la jeunesse, là, dans la merveilleuse hutte de la Pauvreté, apparut, avec un visage jamais vu jusqu'alors, le Monde nouveau. Fils de la première entre toutes les Vierges et entre toutes les Mères, Fruit infini d'un mystérieux embrassement. La sagesse intuitive et fleurie de l'Orient fut la première à reconnaître

l'aube des temps nouveaux : une étoile lui montra le chemin de l'humble berceau du Roi. Au nom de l'Avenir lointain, les mages l'honorèrent par l'éclat et le parfum, miracle suprême de la nature. Seul s'épanouit le Cœur céleste en giron ardent de l'Amour, tourné vers la face auguste du Père et reposant contre le sein béat de pressentiment de la Mère adorablement grave. L'œil prophétique de l'enfant florissant fixait, avec une ardeur divinissante, les jours du Futur, insoucieux du sort de sa terrestre existence et regardant ses bien-aimés, rejetons de sa race divine. Étrangement subjuguées par un amour puissant, à son entour bientôt les âmes les plus innocentes s'assemblèrent. Une vie nouvelle, étrangère, ainsi que fleurs germa à ses côtés. D'interminables paroles et les messages les plus joyeux tombaient de ses lèvres aimables comme des étincelles d'un esprit divin. Des lointains rivages, né sous le ciel serein d'Hellas, un Chanteur s'en vint en Palestine, qui fit don de tout son cœur à l'Enfant miraculeux :

« Tu es cet Adolescent qui, depuis des temps, se dresse en profonde méditation sur nos tombeaux, signe consolateur en les ténèbres, commencement joyeux de l'humanité supérieure. Ce qui jusqu'ici nous plongea dans une insondable détresse, à soi maintenant nous attire, éveillant en nous une douce aspiration. En la Mort s'est révélée la Vie éternelle, tu es cette Mort et toi seul nous as sauvés ! »

L'âme remplie de joie, le Chanteur s'en alla vers l'Indoustan, le cœur comblé d'éternel amour, que, sous ce doux ciel uni si intimement à la terre, il répandit en chants enflammés. Mille et mille cœurs se tournèrent vers lui, et la Bonne Nouvelle poussa des milliers de branches. Peu après le départ de ce Chanteur, la chère Vie devint la victime de la décadence profonde de l'humanité. Il mourut jeune, arraché au monde aimé, à sa mère en larmes, à ses amis... Le sombre calice des indicibles souffrances, sa bouche sainte le vida. Dans l'angoisse effroyable il vit approcher l'heure de la naissance du monde nouveau : il lutte péniblement avec les affres de l'antique Mort, défaillant sous le poids du Vieux Monde. Il jette vers sa mère un dernier regard de tendresse, puis, libératrice, la main de l'amour éternel est sur Lui, et Il s'endort... Quelques-uns des jours qui suivirent, un voile épais plana au-dessus de la mer mugissante ; sur la terre agitée et sombre ; les Aimés versèrent des torrents de larmes ; le Mystère fut descellé ; des esprits célestes soulevèrent la pierre millénaire de l'obscur sépulcre. Auprès de Lui qui sommeillait, des anges s'assirent, délicat symbole des rêves ineffables. Réveillé dans une gloire nouvelle, il s'éleva au sommet de ce monde rajeuni, né de nouveau, et, de ses propres mains, enterra dans la grotte abandonnée le vieux monde mort avec lui, sur lequel,

avec une force toute puissante, il reposa la pierre que nul ne peut soulever.

Tes disciples pleurent toujours auprès de ton tombeau des larmes de joie, des larmes d'émotion et de gratitude infinie. Toujours effrayés et ravis, ils te voient t'élever, et eux avec toi, pleurer avec une douce ardeur sur le sein bienheureux de la Mère et contre le cœur fidèle des Amis, courir tout rempli de désir dans les bras du Père, lui apportant la jeune humanité et, de l'avenir d'or, le calice intarissable. Ta Mère bientôt te suivit dans le triomphe céleste, et fut la première auprès de toi dans la nouvelle patrie. De longs temps se sont écoulés, et ta création nouvelle n'a cessé de se manifester dans une gloire toujours plus radieuse. Les hommes, par milliers, poussés par la douleur et la souffrance, pleins de foi, de désir et d'attachement, te suivirent et marchent avec Toi et la Vierge céleste dans le royaume de l'Amour, servent au temple de la divine Mort.

La pierre est levée, l'Humanité est ressuscitée : nous tous demeurons tiens, et pourtant nous sentons libres. Le plus âpre souci disparaît à l'heure de la suprême Cène, devant ta coupe d'or, alors que la Terre et la Vie cèdent.

Aux Noces ! crie la Mort. Des lampes, la flamme est claire. Les vierges attendent à leur place, et d'huile chacune d'elles s'est munie. Que bientôt le lointain résonne du bruit de ton cortège, et que les étoiles nous appellent d'une langue et d'une voix humaines !

Vers toi, Marie, mille cœurs déjà se soulèvent ! en cette vaine vie, c'est toi seule qu'ils ont réclamée ; ils espèrent guérir, et leur joie est pleine de pressentiments, viennes-tu, être sacré, à les serrer contre ta poitrine fidèle !

Et vers tels qui, ardemment, se sont consumés dans des tortures amères et, fuyant ce monde, vers toi seulement se sont tournés, vers eux qui, à nous secourables, nous sont apparus en maintes misère et peine – nous venons, pour y rester éternellement.

Maintenant, auprès de nul tombeau, ne pleure plus de douleur celui-là qui, aimant, croit ; il n'est personne à qui ne soit enlevé le doux bien de l'Amour ; les fidèles enfants du Ciel veillent alors autour de son cœur ; pour adoucir son désir brûlant, la Nuit vient qui l'inspire.

Soyez consolés ! la Vie marche vers la Vie éternelle ; élargie par un feu intérieur notre pensée se transfigure. Le monde sidéral s'épandra en vin d'or de la Vie, nous le boirons et serons de lumineuses étoiles.

Nulle entrave ne s'opposera désormais à l'amour ! La vie entière ondule à l'infini comme une mer. Ce n'est plus qu'une *unique*

nuit de délices, un poème éternel ! Et notre soleil à tous, c'est la face de Dieu même.

Prochain numéro : *Hymne VI*

NOVALIS ET L'INITIATION

3 – Vers la Terre céleste

Nous appartenons au petit nombre des disciples à Saïs.

Nous nous sommes mis en marche, un jour de notre adolescence, répondant à l'appel que l'Étranger était venu nous transmettre depuis notre vraie patrie, notre *Orient*, de sa part à Lui qui est l'Amour.

C'est vers Lui que nous avons dirigé nos pas. Son visage adorable nous a guidés sur des chemins de montagne, élevés et ravissants, où nous marchions à Sa rencontre.

Et Lui *s'avancait au-devant de nous*.

C'est en recueillant dans le secret de nos cœurs Sa promesse amoureuse que nous sommes parvenus au lieu où notre seconde naissance - notre naissance dans l'esprit de *Foi et d'Amour* – s'exalte.

Dans la fidélité d'amour à cette promesse, nous poursuivons aujourd'hui le voyage au sein de la Terre céleste – notre terre physique, transfigurée par l'Amour et la Foi – et nous progressons à travers les paysages de cette Terre à la quête de la Cité de Lumière, première étape de notre itinéraire en direction de l'Orient métaphysique, de cette Cité de Lumière qui est la patrie dont nous avons rêvée, lorsque nous avons dirigé nos pas vers l'Orient, et que nous avons atteint la Source de la Vie.

Voici donc la Patrie que nous avons rejointe, en pèlerins de l'Orient, après avoir accompli notre marche au-delà de la Fontaine de Vie, après notre rencontre avec Celui qui *est à la ressemblance* du poète romantique allemand.

Désormais l'accomplissement de notre Foi consiste en la promesse de fidélité amoureuse que nous avons échangée avec Lui, à cette Source de Vie où Il nous a conduits pour nous revêtir de Son manteau et nous donner nos Noms secrets.

SOMMAIRE

Document biographique

Novalis, extrait d'une lettre à Julius Wilhelm von Opel, janvier 1800

Documents littéraires et témoignages

Henri Heine, « Novalis et Hoffmann », *De l'Allemagne*, Paris, 1853
Marie-Madeleine Davy, « Ô Nuit », *La Tour Saint Jacques*, n°16,
juillet-août 1958,
A propos du « Saint Jean l'Évangéliste » de Dürer
Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit » (V), *La Nouvelle Revue*, 1908

Novalis et l'initiation

3 – Vers la Terre céleste



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006